

mieux que les habitants et les soldats se réunissent contre l'ennemi.

—Ah ! voilà une idée qui est bien d'un Français, senor, fit le lepero.

“Une idée comme il n'en poussa jamais dans le cerveaux d'un honnête trafiquant d'Augustin.”

Le comte sourit.

Le lepero vit que l'on avait plus besoin de lui : il salua avec une grâce exquise et se faufila de nouveau dans les groupes pour exercer son honorable industrie.

Cependant le tumulte allait grandissant. L'émotion populaire se traduisait par des injures contre les soldats et le gouverneur.

On entendait récriminer de tout côté :

“Les soldats ne serviront donc jamais à rien.

“Qu'ils marchent !

“Ils sont plus lâches que des coyottes.”

Mille autres propos, doublés d'autant d'insultes, circulaient dans la foule, qui semblait n'avoir pour la garnison et l'autorité qu'un respect fort médiocre.

Tout à coup les cris se confondirent en une seule vocifération.

Pourquoi cette violente clameur ?

Trois cents soldats de la garnison débouchaient sur la place.

Ils avaient à leur tête le gouverneur de la ville.

Quelle troupe !

Quel gouverneur !

A voir le chef, on comprend les soldats, et les soldats font comprendre le chef.

Il est sur une mule, le gouverneur !

C'est un ivrogne, un paillard, mais, au demeurant, le meilleur homme du monde.

C'est Sancho Pança gouvernant un drôle de monde et un monde de drôles, devenu quelque peu drôle lui-même, mais resté bon enfant.

Cependant d'un air qu'elle s'efforce de rendre menaçant, la force armée escorte le chef civil et militaire de la ville d'Augustin.

La force armée ! Tristes soldats.

En résumé, une troupe de malandrins du plus étrange et du plus pittoresque aspect.

C'est à la tête de ces soldats que le ventripotent gouverneur s'avance à la rencontre de la foule émeutée, qui sait ce que vaut l'aune de toute cette friperie militaire.

Le gouverneur crie halte en débouchant sur la place.

La colonne s'arrête avec une manque de précision remarquable ; les rangs se heurtent, chaque homme donne du nez dans le dos du voisin ; des armes tombent ; les officiers jurent, les troupiers se gourment.

L'alignement dure un bon quart d'heure.

Le gouverneur prend un air belliqueux : la foule est hostile, moqueuse et provocante.

Les soldats s'engueulent vigoureusement avec elle.

Le gouverneur a une harangue à prononcer ; il pousse sa mule en avant et veut parler.

Sa voix de fausset se perd dans les clameurs de plus en plus menaçantes.

—A bas le gouverneur ! crie-t-on.

“A mort la milice !

“La corde pour ces lâches !”

Les soldats et leur chef se déconcertent devant les cris furieux de la multitude.

Ce spectacle était amusant.

Le comte de Lincourt et ses trappeurs, ayant gravi les quelques marches d'une fontaine monumentale élevée au milieu de la place, observaient en riant cette scène burlesque.

Ils formaient un groupe distinct sur une plateforme, d'où ils planaient au-dessus de la foule, le gouverneur s'étant placé au-dessous d'eux pour faire ses sommations.

Il avait piteuse mine, le bon gouverneur, et la corvée lui paraissait pénible : il suait, geignait, gesticulait.

Mais c'était en vain ; on le huait à outrance.

Le comte, cependant, se sentait quelque sympathie pour ce pauvre homme, qui ne semblait animé que de bonnes intentions.

—Eh ! senor, lui cria-t-il, un mot, je vous prie.

Le gouverneur leva la tête vers les chasseurs ; il admira leur prestance, sentit qu'il y avait là une force, peut-être un secours, et il poussa sa mule plus près de la fontaine.

—Gentleman, dit-il au comte, tout à vous ; que souhaitez-vous de moi ?

“Malgré l'embarras où je me trouve, je suis tout disposé à vous être agréable.

“Mais si vous pouvez m'aider à me tirer d'affaire, vous et vos amis, par la Madone ! je vous en serai toute ma vie reconnaissant.

—Je ne demande pas mieux, senor, que de vous donner un conseil ou un coup de main ; mais que voulez-vous, en somme ?

—Eh ! gentleman, je ne veux rien moi.

“Ce sont ces braillards qui exigent quelque chose d'à peu près impossible.

“Ils veulent que les soldats attaquent les Indiens.

“J'ai beau leur dire que mes hommes refusent de marcher ; ils n'entendent à rien.”

En ce moment, les hués redoublèrent, et le gouverneur perdit contenance.

—Gentleman, dit-il, ces forcénés sont capables de me battre ; et je vous demande un peu s'il y a de ma faute.

—Faites charger ces braillards, dit le comte.

—Vous avez raison, fit le pauvre gouverneur sur le ton de la résignation ; mais si les soldats sont repoussés, je serai tué.

—Baste ! fit le comte, nous sommes là.

—Mais vous n'êtes que sept !

—C'est six de trop pour cette canaille.

Le gouverneur sentait qu'il fallait en finir et il savait que les chasseurs inspiraient une terreur salutaire au gens d'Augustin.

—Vous me promettez, gentleman, dit-il, de ne pas m'abandonner ?

—Comptez sur nous, dit le comte.

—Bon ! fit le gouverneur : j'ai votre parole et je me risque.

Il montra, ma foi ! quelque courage, prit une attitude menaçante et cria aux mutins, avec une emphase solennelle :

—Je prends Dieu et les saints à témoin que j'ai épuisé toutes les voies de conciliation.

“Que le sang versé retombe sur les coupables !”

Puis d'un geste tragique :

— dispersez-vous ! cria-t-il, — ou je fais tirer.

A cette menace, mille voix répondirent par ce seul cri :

—A mort ! A mort !

La contenance des soldats n'était pas faite pour en imposer aux rebelles ; les chasseurs riaient, ce qui n'indiquait pas qu'ils fussent sérieusement décidés à intervenir.

La foule ne vit qu'un gouverneur et des soldats à molester.

Ce sont des jeux qu'elle aime, quand ils sont sans danger.

Elle s'enhardit.

Quelques enragés, le couteau à la main, s'avancèrent contre le malheureux gouverneur, qui se prit à trembler de frayeur.

Et jeta un regard suppliant vers le comte.

Cependant Tomaho, le géant patagon, donnait des signes d'impatience visibles et s'adressait enfin au comte de Lincourt avec animation :

—Ces gens-là, fit-il, sont de lâches coyottes !

“Je comprends ce que c'est !

“Ils veulent renverser le gouverneur.

“C'est comme ça qu'ils m'ont détroné, là-bas, en Araucanie ; mais j'avais contre moi un peuple brave et un ennemi subtil.

“Ici, je me sens capable de battre tous ces loups sans courage.

“Si vous voulez, chef... je...”

Il fit un geste expressif et ses yeux étincelèrent.

Le roi détroné, Tomaho, prenait ardemment parti pour le gouverneur menacé, qui était déjà entouré par une douzaine de forcénés.

—A moi, soldats ! braillait-il d'une voix étranglée par la peur.

Et comme personne ne bougeait.

—Secourez-moi, gentleman ! Trappeurs, à mon secours ! suppliait-il en s'adressant aux chasseurs.

Le Patagon grondait sourdement.

M. de Lincourt fit un signe à Tomaho, et descendit avec lui les trois marches qui le séparaient du gouverneur et de ceux qui le menaçaient.

De deux formidables coups de poing, il abattit deux des plus enragés, pendant que le géant, se saisissant d'un braillard qui l'agaçait, le souleva de terre et le lança dans la large vasque de la fontaine, où l'Augustinois se mit à barbotter, à la grande joie des chasseurs qui se tenaient les côtes.

Le brave Patagon tendait les mains pour recommencer la même expérience, mais il ne trouva pas de baigneur de bonne volonté.

Tout le monde reculait à son approche.

Il se fit un large cercle.

Le gouverneur délivré respire plus à l'aise.

Il remercie chaleureusement ses sauveurs.

Tout à coup un incident se produit.

Un soldat des derniers rangs laisse tomber son arme.

Le coup de fusil part au choc.

Une commotion de terreur saisit la foule, qui s'imagine que la troupe, encouragée par le secours des trappeurs, a pris le parti de tirer.

Des cris d'épouvante retentissent.

Mais les soldats de tête se sentent effarés tout autant que le peuple.

Ils ont entendu une détonation en queue ; ils se croient assaillis par derrière.

Il y a poussée et reculade.

Des poltrons déchargent leurs armes au hasard et tout fuit en hurlant :

—Trahison ! Trahison !

C'est une panique désopilante.

La place est vide en un instant.

Les chasseurs voient une trentaine de corps étendus...

S'est-on tué ?

Le gouverneur assure que c'est impossible.

Cependant les deux partis, groupés dans les rues voisines, voient que le théâtre de la lutte est évacué ; chacun comprend qu'il a fait peur à son adversaire.

Aussitôt le peuple de revenir... mais prudemment et pas à pas.

Et les soldats de rentrer aussi... avec non moins de circonspection.

A mesure que les groupes s'enhardissent et s'avancent, on voit les corps étalés s'agiter et se relever ; le gouverneur dit avec satisfaction :

—Je le savais bien ! Mon peuple et ma milice sont incapables de s'égorger ! Ces gaillards faisaient les morts !

—Senor, dit le comte en riant, je ne vous félicite ni sur la population ni sur l'armée.

“Comme il faut en finir, toutefois, je vais haranguer la foule.